



## AMOUR

Palme d'Or Cannes 2012

de Michael Haneke – France - 2 h 06 – sortie le 24 octobre 2012



**Prologue.** La porte d'entrée d'un bel appartement parisien que l'on enfonce. Des pompiers surgissent. On comprend à leur moue que l'odeur est insoutenable. Puis il y a une pièce calfeutrée. Une chambre avec un lit et le corps d'une vieille dame endormie pour l'éternité. Morte depuis quand? Des heures? Des jours? Elle est soigneusement vêtue et maquillée avec des pétales de fleurs qui entourent sa tête apaisée. Le mot "Amour" surgit plein cadre sur fond noir. Tout est dit ou presque.

On pressent l'humour pince sans rire et l'ironie souvent brutale du cinéaste autrichien poindre déjà le bout de son nez. Et puis non, le film qui commence se veut doux mais intranquille, calme malgré l'odeur de mort qui nous a déjà étreint. Presque rassurant! Et pourtant nous ne sortirons jamais de cet appartement. *Amour* est l'histoire d'un vieux couple. Elle est malade bientôt impotente. Lui fait ce qu'il peut pour gérer et accepter le lent processus de la vie et donc de la mort. Elle, c'est Emmanuelle Riva, qui n'avait rien vu à Hiroshima. Lui, c'est Jean-Louis Trintignant que l'on a tous vu chez Truffaut, Bertolucci, Scola, Rohmer, Audiard... Ils forment ici un couple amoureux, élégant, lettré, fin, poli. Dans le grand appartement en écoute des impromptus de Schubert, on lit beaucoup, on reçoit un élève concertiste ou bien leur fille (Isabelle Huppert forcément!) Le film dont on connaît l'irréversible finalité, avance avec une précision absolue, un sens du dialogue magnifique d'expressivité et puis finit par questionner, comme souvent chez Haneke et dans tous les grands films en général, notre regard. **L'Express**

Mari et femme. Ils ont dans les 80 ans. Sont parisiens, aisés, cultivés, unis. Un jour, elle est victime d'un accident vasculaire cérébral... Ce n'est pas un film de plus sur la maladie ou sur la vieillesse. Seul sujet que Michael Haneke traite de fond en comble dans *Amour* : la grande aventure du couple au stade terminal, au bout du bout de la vie. Comment les deux époux, en dialogue permanent pendant un demi-siècle, et devenus quasiment autarciques dans leur manière de vivre, font face à la destruction accélérée, physique et psychique, de l'un deux. Qu'ont-ils à se dire, heure après heure, dans le huis clos de leur appartement de toujours ? Comme souvent avec Haneke, on verra tout de ces ultimes tête-à-tête et corps-à-corps : le plus terrible, le plus dérangeant, mais aussi, et c'est moins fréquent chez le cinéaste, le plus familial, le plus tendre ; les extrémités de quotidien partagé, mais aussi les gestes extrêmes de l'amour. Jean-Louis Trintignant (pas vu à l'écran depuis des années) et Emmanuelle Riva sont impressionnants tout de suite et tout le temps – d'ores et déjà bien placés pour un Prix d'interprétation chacun. Mais ils se fondent, humblement, dans le grand dessein d'Haneke, auquel chaque détail (du décor, des costumes, de la lumière) contribue : livrer une sorte de témoignage fictionnel sur les confins de la conditions humaine. Un terrifiant "flash forward" pour nos vies à tous. Un souvenir du futur. Des images concrètes, mais aussi très mentales, qui nous hantent comme si elles étaient fichées, en germe, dans nos cerveaux depuis toujours. Assurément l'un des grands chocs de ce festival.

**Télérama**

Critique cannoise : Michael Haneke ne fait pas toujours l'unanimité avec l'âpreté de son cinéma et la froideur qui lui est souvent reprochée. Mais après nous avoir malmenés avec *Funny Games* et *La Pianiste*, il livrait cependant, en 2009, *Le Ruban blanc*, un film en tous points remarquable qui rafla, à juste titre, la Palme d'Or, ici même à Cannes. Quand son nouveau projet fut annoncé, un film sur la vieillesse et le couple, beaucoup se dirent que Haneke n'allait rien nous épargner de la violence de la réalité, de son goût pour la provocation, qu'il aime à nous imposer au travers de son cinéma. Mais Michael Haneke nous arrive ici, avec ce film, en pleine maturité, à la fois intransigeant vis à vis de son thème, mais incroyablement courageux, lucide et sincère.

Il nous livre ainsi un film d'une intensité émotionnelle immense, d'une intelligence et d'une sensibilité remarquables, sans jamais tomber le mélo. Il poursuit ce qu'il avait déjà initié avec *Le Ruban Blanc*, laissant tomber ses abus hystériques, ses provocations, et parvient ainsi à nous livrer l'essence de son art : l'intelligence. Dans *Amour*, Georges et Anne sont des octogénaires érudits, sensibles à l'art et notamment à la musique. Ils vivent paisiblement et on devine un couple apaisé qui a su communiquer. Anne, cependant, subit un accident vasculaire, se retrouve d'abord paralysée du côté droit de son corps, puis cette paralysie la gagne toute entière et alors que la vie la quitte, la sénilité la gagne. George va donc accompagner celle qu'il aime sur ce terrible chemin, alors qu'elle lui a fait promettre de ne pas la confier à un milieu médicalisé.

Et Michael Haneke tient la barre de ce navire qu'il a lancé en mer, avec fermeté. Pendant deux heures nous ne sortons pas de cet appartement haussmannien, sobre, où tout est dédié à l'art : livres, peintures, piano. Jamais il n'aura recours à ce qui aurait pu être si facile : nous emmener en flash-back vers d'autres moments de la vie de ce couple. L'amour n'est jamais verbalisé, jamais illustré par des événements heureux passés de la vie de ce couple, et pourtant il est bien là, imposant, palpable. C'est un tour de force remarquable que l'on doit à l'intelligence d'Haneke et à ses acteurs, Jean-Louis Trintignant et Emmanuelle Riva. Si l'interprétation d'Emmanuelle Riva s'avère parfois un peu empruntée dans les dialogues, sa performance physique est phénoménale. Quant à Jean-Louis Trintignant, il est tout simplement impérial, la palme de meilleur acteur ne peut lui échapper, à moins qu'un dieu de l'interprétation ne se révèle à nous dans les jours à venir. La douleur de celui qui voit l'être aimé dépérir, la douleur de celle qui, forcément, perd sa dignité, vous prennent à la gorge, il est impossible de ne pas être submergé par une émotion authentique dans la dernière demi-heure de ce film miraculeux. Du grand art.

## Jean-Louis TRINTIGNANT

En confrontant ce qu'il est devenu en près de trente ans de carrière (par exemple dans *Le Bon Plaisir*) avec ce qu'il était à ses débuts (dans *Et Dieu créa la femme*), on est frappé de constater le changement qui s'est opéré en Jean-Louis Trintignant, lequel a suivi un cursus apparemment harmonieux, sans rupture, sans aucune de ces phases d'absence à l'écran qui justifient, chez les plus grands, la construction d'une nouvelle image.

Plus justement, si rupture il y a eu dans la carrière de Trintignant, il faut la chercher à ses tout débuts : en 1956, son rôle dans *Et Dieu créa la femme* et une idylle avec Brigitte Bardot, montée en épingle par la presse, en font prématurément une vedette. Un long service militaire fait oublier l'idylle et la jeune gloire. Trois ans après, il lui faut tout recommencer.

En 1959, il se reconstruit, d'abord au théâtre dans un *Hamlet* qui a fait date, puis à l'écran, à la fois en France (dans *Les Liaisons dangereuses* - 1960 - de Vadim) et en Italie (dans *Été violent* de Zurlini). Et, depuis 25 ans, il alterne les tournages des deux côtés des Alpes, dirigé dans les studios romains notamment par Risi, Bertolucci, Comencini et surtout Scola. Le Trintignant du début des années 60 joue sur la fragilité, sur une gentillesse tendre, sur un sourire déconcertant, ou sur une dureté coupante celle qu'Alain Cavalier a su découvrir en lui confiant le rôle du militant d'extrême droite du *Combat dans l'île* (1962).

Avec l'âge, la fragilité s'estompe, la dureté se fait complexe, se nuance dans des compositions discrètes et efficaces. Trintignant n'est pas un comédien à effets. Il construit des personnages subtils avec une grande sûreté : le petit juge inflexible de *Z*, puis l'ingénieur catholique de *Ma nuit chez Maud* (E. Rohmer), en 1969, le consacrent. Plus tard, il saura enrichir encore ses créations, ajoutant à nombre de rôles un dessèchement sarcastique, une raideur construite : il joue les anti-héros tourmentés, il est souvent le policier implacable ou le tueur froid. En 1984, son physique devenu anguleux lui permet de composer un président de la République

## Emmanuelle RIVA

Née le 24 février 1927 à Cheniménil, une commune des Vosges, Emmanuelle Riva, de son vrai nom Paulette Riva, est une comédienne française. Passionnée d'art dramatique, Emmanuelle Riva, qui était plutôt destinée à embrasser le métier de couturière, fait ses débuts de comédienne dans sa région natale. Elle monte sur les planches aux côtés d'une troupe de comédiens amateurs originaire de Remiremont avant de gagner la capitale en 1953 pour étudier à l'école de la rue Blanche contre l'avis familial.

Elle obtient son premier rôle en 1954 dans la pièce *Le Héros et le Soldat* de George Bernard Shaw. Après cette première expérience, elle ne quitte plus les planches et joue notamment en 1963 dans *Les Enfants du Soleil* de Maxime Gorki, en 1972 dans *Macbeth* de William Shakespeare, en 1975 dans *C'est beau* de Nathalie Sarraute ou encore en 1994 dans *La Source Bleue* de Pierre Laville. En 2001, cette comédienne, qui compte à son actif plus d'une trentaine de pièces, est à l'affiche de *Médée* d'Euripide mis en scène par Jacques Lasalle.

En 1958, Emmanuelle Riva obtient un petit rôle de secrétaire dans le long-métrage *Les Grandes Familles* de Denis de La Patellière. Quelques mois plus tard, Alain Resnais la remarque grâce à l'affiche de la pièce *L'Epouvantail* mise en scène par André Barsacq. C'est une évidence pour le réalisateur français : Emmanuelle Riva est la comédienne qu'il cherchait pour son premier film *Hiroshima mon amour*, sorti en 1959. Emmanuelle Riva

Georges (Jean-Louis Trintignant) et Anne (Emmanuelle Riva) ont 80 ans passés, et une longue vie de musique et d'amour derrière eux. Anne est d'abord frappée par une attaque qui la laisse paralysée du côté droit, et puis commence la lente dégradation. "Ça va aller de plus en plus mal, et un jour ce sera fini", annonce son mari à leur fille (Isabelle Huppert), qui s'indigne de ce que "de nos jours" une chose pareille puisse arriver. Cette chose, c'est la mort. Comme toujours, Haneke va fouiller là où ça fait mal, et dévoile, impitoyable, ce que nous cachons aux autres et à nous-mêmes. Mais là où il était, autrefois, un grand cinéaste sadique (*Funny Games*, *La pianiste*), le voici qui laisse, au fil des films, une plus grande place à la suggestion, à la pudeur, aux sentiments.

*Amour* porte bien son titre, qui pose ces questions fondamentales : que reste-t-il de l'humain quand l'être est transformé par la maladie ? Où passe l'humain quand le corps est broyé par la très grande souffrance ? Où est l'amour quand un mari ne supporte plus les hurlements désarticulés de sa femme aphasique ? Pas de réponse, ce serait trop facile. Mais un visage d'homme désarmé, inoubliable : celui du grand Jean-Louis Trintignant, qui aurait mérité, infiniment, un prix d'interprétation. **Le Point**

## **La semaine prochaine**

Du 7 au 13 novembre ALYAH de Elie Wajeman – France – 1h30

Du 7 au 20 novembre AUGUSTINE de Alice Winocour – France 1 h 42 Sortie nationale

crédible (il est le premier acteur français à endosser ce rôle) dans *Le Bon Plaisir* de Francis Girod.

Deux singularités enrichissent encore sa carrière. Il a été, à quatre reprises, dirigé par son épouse Nadine Marquand Trintignant, dans *Mon amour, mon amour* (1967), *Le Voleur de crimes* (1969), *Défense de savoir* (1973) et *Le Voyage de noces* (1976). Et puis, il est passé deux fois derrière la caméra, réalisant, en 1973, *Une journée bien remplie* et, en 1979, *Le Maître nageur*. Deux films originaux, où l'humour nonchalant de l'auteur tempère une vision fort noire de l'espèce humaine. Il y a du moraliste désabusé chez le cinéaste Trintignant.

Dans les années 1980, Jean-Louis Trintignant, à 50 ans, se dit lassé par le cinéma et se retire dans sa maison d'Uzès dans le Gard. Néanmoins il tournera quand même dans pas moins de 30 longs métrages durant la décennie, même si la plupart de ses rôles restent secondaires.

Dans les années 1990, l'acteur ne compte pas accélérer le rythme. Il choisit ses films avec attention, tournant uniquement pour des grands noms du cinéma français comme Jacques Audiard (*Regarde les hommes tomber*, *Un héros très discret*), Patrice Chéreau (*Ceux qui m'aiment prendront le train*) ou Bertrand Blier (*Merci la vie*).

Au début de la décennie 2000, il tourne dans *Janis et John* de Samuel Benchetrit, son ancien gendre, aux côtés de sa fille Marie. Seulement, le décès de cette dernière en 2003 sous les coups du chanteur Bertrand Cantat, le pousse à prendre encore plus de recul avec le cinéma. Le public doit attendre 2005 pour le retrouver, mais sur les planches, dans la pièce *Moins Deux* de Samuel Benchetrit. C'est le théâtre qu'il privilégiera désormais. En 2010, il se produit au Théâtre des Amandiers pour la pièce *Jean-Louis Trintignant seul en scène*.

En 2012, après dix ans d'absence au cinéma, Jean-Louis Trintignant fait son grand retour dans les salles obscures à l'occasion du Festival de Cannes. Il tient en effet le rôle principal du film *Amour* de Michael Haneke au côté d'Emmanuelle Riva.

rencontre le succès grâce à cette prestation qui lui permet également d'être nommée en 1961 pour le Bafta Awards de la meilleure actrice étrangère. Son talent séduit bon nombre de réalisateurs tant français qu'italien. Elle tourne notamment en 1960 dans *Adua et ses compagnes* d'Antonio Pietrangeli ou encore en 1962 dans *Climats* de Stellio Lorenzi. La même année, elle se fait remarquer dans *Thérèse Desqueyroux* dans le rôle d'une femme qui a tenté d'empoisonner son mari. Ce rôle lui permet de recevoir en 1962 la Coupe Volpi pour la meilleure interprétation féminine et en 1964, le Prix de la meilleure actrice étrangère décerné par les journalistes mexicains.

En 1967, elle donne la réplique à Jacques Brel dans *Les Risques du métier* d'André Cayatte. En 1982, elle tourne sous la direction de Jean-Pierre Mocky pour *Y-a-t-il un Français dans la salle ?* Elle se diversifie à partir des années 90 et joue notamment en 1997 dans *XXL* d'Ariel Zeitoun et dans *Vénus Beauté institut* de Tonie Marshall. En 2005, elle retrouve la réalisatrice pour *Vénus et apollon*, la série tirée du film et diffusée sur Arte. Six ans plus tard, elle est à l'affiche du film de Julie Delpy baptisé *Le Skylab*.

En 2012, elle revient sous le feu des projecteurs grâce à *Amour* de Michael Haneke dont elle partage l'affiche avec Jean-Louis Trintignant.